

“ Et la sueur au front, toute grelottante de terreur, je demeurais éperdue, dans l'attente de je ne savais quel danger, je ne savais quelle sinistre apparition. . . .

“ D'autres fois, me disait-elle encore, c'était, quand je me réveillais ainsi en sursaut, comme des plaintes, comme des gémissements, comme des râles que je croyais entendre. . .

“ D'autres fois encore je me dressais d'un bond comme si la voix d'Yvonne venait tout à coup de me jeter mon nom. . . comme si la voix d'Yvonne venait tout à coup de m'appeler à son secours. . . .

Et c'était de vivre continuellement ainsi avec toute cette pitié pour vous, avec toutes ces appréhensions sur votre sort, plus que tout ce qu'elle avait pu souffrir elle-même de la part de son père, qui lui avait donné cet air si profondément mélancolique, si profondément triste et dont j'avais été si vivement frappé quand ma bonne étoile me l'avait fait enfin retrouver. . .

“ Mais un matin, comme j'arrivais à notre rendez-vous quotidien devant la grille de la bastide, son attitude me remplit de surprise.

“ En effet, elle semblait me guetter avec impatience, car, d'aussi loin qu'elle m'avait aperçu, elle m'avait fait signe d'avancer plus vite. . .

“ Elle était toute nerveuse, toute fébrile, et dans son regard il y avait comme le reflet d'une grande joie, d'un grand contentement.

“ Et de plus en plus étonné, je me demandais quel événement avait bien pu se produire pour que je la trouve ainsi transfigurée, quand ayant ouvert une petite porte, elle me prit la main et me fit entrer dans le parc. . .

“ Car ce jour-là, M. le baron de Chancel se trouvant absent et ne devant rentrer que le soir, nous pouvions nous entretenir en toute liberté, en toute sécurité. . .

“ Adrienne m'entraîna donc rapidement sous un petit bosquet plein d'ombre, et comme je la regardais avec une curiosité et une surprise grandissantes, c'est alors qu'après m'avoir fait ses confidences, c'est-à-dire qu'après m'avoir appris tout ce que je sais de votre histoire et de la sienne, elle me fit enfin connaître la cause de l'étrange changement qui s'était opéré en elle. . . la cause de cette fièvre, de cette joie que je voyais dans ses yeux.

“ C'est qu'un heureux hasard avait fait tomber entre ses mains une lettre perdue par son père. . . une lettre qui venait de Kernoët. . .

— De Kernoët ? fit vivement Yvonne.

— Oui, de Kernoët. . . et comme la signature en était indéchiffrable et volontairement illisible, je comprends maintenant qu'elle venait de notre hôte, de M. Chaverny. . .

“ Et grâce à cette lettre, Adrienne avait appris, en même temps que votre évasion du château de Morgoff, votre transfèrement ici.

“ Et de là cette fièvre qui s'était emparée d'elle. . . Et de là cette grande joie que je lisais dans ses yeux.

“ Car ici, pensait-elle, il devait être beaucoup plus facile d'arriver jusqu'à vous que, là-bas, au château de Morgoff. . .

“ Car le baron de Chancel, qui n'avait dû vous faire changer de prison qu'avec l'arrière-pensée de dépister les recherches et de faire perdre vos traces, avait, au contraire, rendu moins impossible votre délivrance, moins impossible votre salut. . .

“ Aussi la première pensée d'Adrienne avait-elle été de prévenir M. de Belleruche en lui écrivant :

“ Courez à Kernoët ; c'est là que vous trouverez Yvonne. . . ”

“ Mais M. de Belleruche était-il encore à ce moment à Fontenay-sous-Bois ?

“ Mais n'était-il pas à peu près certain qu'il devait être déjà parti pour Morgoff ?

“ Et c'est alors qu'une autre pensée lui était venue, la pensée de tout me dire, de tout me raconter d'abord, puis s'adresser à moi qui était son ami le plus sûr et le plus dévoué, à moi qui était son fiancé, pour que j'accoure ici à votre secours, pour que j'accoure ici vous arracher des mains de vos nouveaux geôliers. . .

La main d'Yvonne venait de presser doucement la main de Maxime, tandis qu'elle levait sur lui un regard plein de reconnaissance.

— Oh ! ne me remerciez pas, reprit vivement le jeune comte, car je vous jure que ce fut pour moi une véritable joie, un véritable bonheur que d'obéir à Adrienne. . .

“ Aussi quelques heures plus tard, étais-je en route pour Fontenay-sous-Bois où il avait été convenu que je me rendrais d'abord pour voir si, à tout hasard, je n'y rencontrerais pas M. de Belleruche. . .

“ Mais, en effet, celui-ci était depuis longtemps parti à votre recherche, et je ne trouvais dans sa maison qu'une pauvre femme dévolée. . . qu'un pauvre enfant désespéré : la mère de Suzanne, votre petit Maurice. . .

“ Car non seulement ils avaient vécu jusque-là dans l'inquiétude de ne pas avoir de nouvelles de M. de Belleruche, mais ils venaient aussi d'apprendre par un journal qui leur était tombé sous la main ce que vous ignorez probablement encore, l'étrange événement qui est arrivé au château de Morgoff. . .

Yvonne avait brusquement tressailli.

— Quoi donc ? . . . Quel événement ? demanda-t-elle vivement.

— Ils venaient d'apprendre que les deux misérables qui vous gardaient. . . que le vieux Korrigan et sa femme avaient disparu de leur repaire. . . disparu du château. . .

— Disparu !

— Oui, disparu tout à coup. . . disparu d'une manière inexplicable, de la façon la plus mystérieuse. . .

— Est-ce possible !

— Disparu sans que personne puisse dire ce qui s'est passé. . . sans que personne puisse fournir le moindre indice ni le moindre renseignement sur ce fait étrange, ou plutôt sur ce crime, car, pour sûr, c'est bien le châtement de Dieu !. . .

— Oui, le châtement de Dieu ! fit, la voix très sourde, Yvonne.

— Et ils venaient d'apprendre, la pauvre femme et le pauvre enfant, reprit le jeune comte, que c'était vainement qu'on avait fouillé partout. . . vainement qu'on avait visité de fond en comble le château pour vous retrouver, vous et la petite Suzanne. . .

“ Car votre emprisonnement. . . votre séquestration s'était ébruitée et l'on s'étonnait aussi de votre disparition. . .

“ Et alors vous devez comprendre la douleur, le désespoir de ces deux êtres en face de cette affreuse, de cette épouvantable nouvelle !

“ Oh ! la mère de Suzanne pensait bien ne plus revoir jamais son enfant, et le petit Maurice se croyait bien pour toujours orphelin !

“ Aussi quelle joie, quel délire quand d'un mot, je les rassurai. . . quand d'un mot je leur dis que non seulement vous n'étiez pas perdues pour eux, mais encore que vous leur seriez bientôt rendues !. . .

“ Mais alors Maurice ne voulut plus me quitter. . . Maurice ne voulut plus me laisser partir seul pour Kernoët, et ses supplications étaient si touchantes et si éloquentes que Mme Clotilde dut enfin se rendre.

— Va, mon enfant, va ! dit-elle, toute tremblante d'émotion, toute tremblante aussi de l'immense bonheur que je venais de lui donner.

“ Et déjà liés comme si nous nous connaissions depuis dix ans, nous quittâmes Fontenay-sous-Bois, le cœur plein de courage et plein d'espoir. . .

“ Mais si les longues heures de voyage me parurent des siècles, que vous dire de l'impatience qui dévorait Maurice !

“ Il avait la fièvre ; il ne pouvait tenir en place ; à chaque instant il me disait :

— Mais nous n'arriverons donc pas !. . . Mais nous n'arriverons donc jamais !. . .

“ Ou bien je l'entendais parfois murmurer tout bas, murmurer pour lui seul :

— Oh ! que c'est loin !. . . que c'est loin !. . . Pauvre mère !. . .

— Mon pauvre petit ! fit avec un soupir Yvonne.

— Et ce qui augmentait encore sa fièvre, ce qui redoublait encore son impatience, reprit le fiancé d'Adrienne, c'est qu'avant de venir à Kernoët j'avais résolu de pousser jusqu'à Morgoff.

“ Le nom de ce Korrigan, réveillant en moi certains souvenirs dont je vous parlerai peut-être un jour, je tenais à savoir ce qui se disait, ce qui se racontait là-bas. . . Peut-être aussi pourrais-je recueillir sur vous quelque indice, quelque renseignement qui m'éclairerait encore et qui pourrait m'aider à abrégé mes recherches à Kernoët ? . . .

“ Mais rien, rien de précis sur Korrigan, et rien non plus sur vous.

“ Korrigan ? me répondait-on. On ne savait pas d'où il sortait. . . On ne savait rien de son passé. . . Et quant aux pauvres femmes que quelques-uns ont vues rôder là-haut sur les tours du château. . . quant aux pauvres femmes qu'on disait enfermées dans cet antre, on ne sait pas non plus ce qu'elles sont devenues. . .

“ Et j'étais allé pendant longtemps de groupe en groupe, interrogeant sans me lasser, tous ceux qui se trouvaient autour de moi. . .

“ Car il faut vous dire que le bruit de la mystérieuse disparition de Korrigan et de sa femme s'étant répandu très loin dans les environs de Morgoff, il y avait toujours une foule énorme qui stationnait devant le château.

“ Mais Maurice n'entendait certainement pas ce que cette foule disait ni les suppositions qu'elle pouvait faire. . .

“ Très pâle, il avait regardé d'abord avec une sorte de saisissement, une sorte d'effroi le vieux château aux murailles si épaisses et si sombres, le vieux château dont les tours sont si hautes qu'elles semblent se perdre dans le ciel.

“ Puis, soudain, j'avais vu ses yeux flamboyer, ses poings se crispier, et tout son visage se contracter de colère, se contracter de fureur.

“ Et de même que pendant notre voyage, plusieurs fois je l'avais entendu murmurer encore, entre ses dents serrées, le même mot où il mettait toute sa pitié, toute sa douleur :

— Pauvre mère !. . . pauvre mère !

“ Puis, plus bas encore, si bas que j'étais obligé de me pencher vers lui pour comprendre ce qu'il disait :

“ C'est donc ici, ajoutait-il, ici, derrière ses murs dont la vue me donne le frisson, que tu as vécu tes longues heures d'agonie !. . .